

The background of the image is a large, semi-transparent seal of the United States Department of Justice. The seal features an eagle with its wings spread, perched on a shield. Above the eagle's head is a banner with the word "CONFIDENCE". The words "DEPARTMENT OF JUSTICE" are written in a circular path around the eagle. The entire image has a warm, orange-red color scheme.

FEUX FOLLETS

ÉTÉ

Feux Follets

Revue de création littéraire

Le Département de Langues Modernes
à l'Université de Louisiane à Lafayette

La revue *Feux Follets* est publiée par le Département de Langues Modernes à l'Université de Louisiane à Lafayette. Pour nous contacter, prière d'adresser vos envois à :

Feux Follets

Boîte postale 43651
Lafayette, LA 70504
feuxfolletslafayette@gmail.com

Comité de rédaction : Chase Cormier
Emma Harlet

L'illustration
de couverture : Chase Cormier

Avec l'aide de : Nathan Rabalais et la
chaire Joseph P. Montiel
en Langues Modernes

Remerciements : Dr. Nathan Rabalais
Dr. Gaëtan Brulotte
l'Université de Louisiane
à Lafayette

Été

Neuve chaleur, vieille chaleur

Chase Cormier

La chaleur disparaît et arrive en même temps. Autrefois fragmentée, parcellée, attachée à chacun de nous-autres. Asteur, elle est partout en plein milieu d'un champ au ras du bayou où toute la population se donne rendez-vous. Récolteurs, violoneux, enfants, maîtresses d'école, marchands, fous, religieux, trappeurs, pêcheurs, professeurs, vachers, jeunes du pays, baristas, docteurs—tous garous.

Parmi nous-autres qui oublions les couleurs du jour. Où l'éclairement solaire ternit les couleurs, les écrase. Asteur, nous-autres, les feux longtemps follets, on fait face à la nuit. Comme les animaux. Parés boire notre désir de passer une nuit bruyante et toute colorée de l'épaisseur des mauves, de l'odeur des éclairs, de la lueur des ombres, du son de la pénombre.

La chaleur arrive en masse. Comme les rieurs qui ne cessent jamais de rire. Comme les fourmis rouges qui faufilent entre nos orteils.

un, deux, trois
elles nous mordent toutes à la fois

Comme les ouaouarons qui vibrent nos oreilles. Consommation totale. Elle se lève comme un soleil noir, comme la boucane d'un clos brûlant ou d'un village en feu, loin, comme la boucane d'un incendie à l'autre bord de l'horizon. La chaleur se lève et couvre le pays, épouvantablement. Elle obscurcit cette terre. Assombrit le village et fonce les couleurs au ras du bayou.

Nous appartenons tous à la chaleur asteur. Cette force spectaculaire et inévitablement chaude comme cette latitude intolérable dans laquelle nous crions hurlons braillons chantons japons hélons. Hélas, même en masse, nos bruits ne font plus peur à la chaleur, ne la soulagent plus, ne la rafraîchissent plus. Comme jeter un peu d'eau au sable, perdu dans la foule, perdu dans le moment.

Entre les tentes de liqueur et le bandstand, au regard des vendeurs de robes, de chaudières noires, d'hamacs et de chandelles, pas loin de l'entrée et des photographes qui se mêlent dans la foule comme nos chants, la musique se jette dans l'air, se garroche à travers la cyprière. Le vieux violon tressaille jusqu'aux oreilles des parulines tues qui se fondent dans la chaleur. Les couleurs chaleureuses vibrent et se répandent partout.

Atchafalaya mon amour

Evelyne M. Bornier

la chaleur est infernale
les maringouins s'affairent
sur la peau des malheureux touristes
qui s'aventurent imprudents sur le bayou
- à la mauvaise heure -
- au mauvais moment -
les herbes s'agitent
dans tous les sens
la nature reprend son cours
les araignées tissent leurs toiles
entre les boscoyos
les moiselles virevoltent
dansent sans misère
demain sera un autre jour

Atchafalaya mon amour
mon être bat au rythme de tes saisons
été, automne, hiver,
peu m'importent tes humeurs
pourvu que dans ta miséricorde
tu me transportes dans tes mystères

D'ayoù que t'es ?

Evelyne M. Bornier

- d'ayoù que t'es ? –
- tu me demandes –
j'su de là-bas
j'su aussi d'icitte –
pas ma faute
si j'su née loin d'icitte –
là-bas c'est pas si mal
icitte c'est encore mieux
un quart de siècle là-bas
un tiers de siècle icitte
que j'su sur cette terre
qui m'a faite c'que j'su
alors d'ayoù que j'su
asteur j'sais pus !

Faudrait pas lâcher

Evelyne M. Bornier

rendus ayoù qu'on est
faudrait pas qu'on lâche la patate
faudrait qu'on continue
faudrait pas qu'on baisse les bras
ayoù qu'on est rendus asteur
c'est comme une bataille
contre le temps et certains hommes
qui voient pas que la côte rapetisse
faudrait pas se laisser effacer
par cette autre langue
qui bataille pour tout dominer
rendue ayoù qu'elle est
c'est sûr qu'elle a souvent l'dessus
quoi c'est ça ?!
mais nous autres on se bat itou
mais nous autres on la lâchera pas la patate
sacré misère !

Si(,) ça prend un village...

Evelyne M. Bornier

c'est pas en se divisant
que les « choses » avanceront
c'est pas une mince affaire
de sauver une langue
ça prend tout le monde
à travailler ensemble
ça fait pas de distinction
entre « ceux qui sont »
et « ceux qui sont pas »
ça fait pas la bégueule
ça t'prend tous' les volontaires
qui ressentent la même misère
face à « l'autre » qui s'approche
comme un loup affamé
qui nous rôde autour
y faudrait voir sortir
sa tête de son tchu
et puis se mettre à l'affaire !

Cowboy de la levée

Melissa Bonin

Il a allumé ses phares
à travers le côté de la digue
Code Morse
pour dire, viens me chercher bébé
Les moustiques piquent de petites tâches foncées
autour des bretelles spaghetti de son haut court
La chaleur estivale lui mord la nuque
Un cygne noir monte le dos
des plumes volent partout
Ils tombent par terre
se tordent
Il embrasse sa lèvre supérieure avec ses dents
frottant ses hanches contre la fermeture éclair
de ses jeans usés
la pente de la digue imite l'arc de son dos
Dans les herbes hautes, seule la lune les regarde

Septembre brûle lentement

Melissa Bonin

On dit que le gel force la canne à faire le sucre
Septembre brûle lentement
cède la place à des ciels de Turner
10 mille milles ailes de cendre flottent
au-dessus de la maison et du champ
Je me frotte les yeux
Nôtre au revoir brille loin
en rangées méthodiques de terre et de braise

L'Été à l'Anse

Colby LeJeune

Au bayou frais, clair
Je rouvre les yeux sur un rêve
Et guette les burgaux

Au soupçon d'une fraîche
Paresseuse, au train d'la brune
Les plantes-boursoles dansent

Au soleil baissant
Un coup de nord—faible, quiède, largué
Porte du tonnerre doux

Au ras du platin
Le chœur espérant réveille
Et salue la pluie

Au clair de la lune
Un sphinx, garde de l'été nocturne
Trouve un pitre chessant

Au large, sur une huppe
Contre l'aloise lointain—un loup.
De ça, il reste rien

Au bayou bourbeux
Chaud, malade, dredged, j'me réveille
Et guette le fatras

Au soleil, l'air bouille
Pelletant, suant, je vide la tête
De tout ce jonglage

Au long de la barrière
Les pieux entassés pourrissent
En bas le fil de fer

Au l'ombre, les scies crient
L'odeur de blessures ouvertes
Qui saignent térébenthine

Au bout de mes huit heures
Buvant, puant, je vide la tête
De l'aspiration

Ode à l'été (par la bande de l'hiver)

Daniel H. Dugas

1.

mon ode à l'été
se fait par la bande de l'hiver
ce qui n'atténue pas la beauté
ni de l'un ni de l'autre

quand je marche dans la neige
j'ai l'été dans le cœur
et mes pas, soleils de mer
liquéfient la glace

2.

une bouffée d'air chaud
remonte les Caraïbes
elle nous englobe dans son système
où nous devenons ses particules
sa raison d'être, son existence
elle est tentaculairement belle

au début de la vague, on se réjouit
la lourdeur de l'air change notre perception du
paysage
tout devient langoureux
même notre façon de marcher est différente

nous dansons avec elle dans les rues de la ville
nous faisons la fête ensemble
dans un tourbillon sans fin, et le soir, très tard
nous allons nous coucher au deuxième étage
dans une chambre devenue jardin tropical

3.

je sais la chaleur

(au moins, celle de 37 degrés Celsius)

je la connais intimement

elle m'accompagne même l'hiver quand il fait froid

et que mes extrémités deviennent insensibles

je sais cette couleur

elle est en moi, de moi

elle me chuchote

l'équivalence d'une canicule à échelle humaine

4.

on dit que les contraires s'accordent
mais la neige ne se donne pas à l'été
et les feuilles à l'hiver
tout au plus les deux se regardent
en chiens de faïence

ils se fusillent du regard
en attendant le passage du temps

5.
j'essaie de trouver
dans la remise de ma mémoire
le souvenir de la plus grande chaleur

elle est là, mais tarde à se manifester

pourquoi hésite-t-elle à s'avancer ?
languit-elle sous un palmier derrière mes oreilles ?

6.

les bruiteurs ont trouvé
que presser un petit sac
rempli de poudre à pâte
évoquait le son des pas dans la neige
et je me demande quelle matière
pourrait ainsi faire apparaître l'été

que pourrais-je mettre
dans ce sac magique
pour l'invoquer ?

7.

devant la neige
il ne reste qu'à projeter
le rêve d'une autre saison

sur le lit de sa campagne
elle tremble à la pensée du printemps qui
s'approche;
elle connaît la terreur du mois d'août !

8.

l'hiver est un écran

un roman avec d'interminables chapitres

et des descriptions à n'en plus finir

l'été est le plateau de tournage

un poème qui touche à l'essentiel

un souffle cinématographique

9.

la catastrophe qu'on appelle hiver
tente de rentrer dans la maison
elle cogne aux portes, elle s'acharne sur la toiture
elle grogne qu'on ne l'invite pas à la table

elle voudrait venir s'asseoir près de nous
devant le poêle, regarder la chaleur des photos
de la Nouvelle-Orléans danser sur nos lèvres

10.

les saisons vont de l'avant
le pied droit équinoxe, le pied gauche solstice;
elles progressent, tout va bon train

les étapes se succèdent
l'été semble interminable
et puis arrive les premières secousses de l'automne
les tremblements de l'hiver
des frémissements

là, le soleil blessé perd du sang
il devient pâle comme la mort
des oiseaux tombent des arbres
et la glace a faim du monde

pourtant sous les râles de janvier et février
l'été rampe dans son tunnel sous la terre

guidé par les braises de ses nuits
qu'on qualifie quelquefois d'insupportables
il creuse vers nous l'étreinte à venir

Étés chez mon arrière-grand-mère (première partie)

Sierra Tackwell

Quand j'étais petite
je passais mes étés chez mon arrière-grand-mère
j'étais très ravie d'aider mon arrière-grand-mère
dans son beau jardin
j'étais même plus heureuse parce qu'elle ne faisait
pas confiance à beaucoup de gens pour aider
dans son jardin
son jardin avait un sens sacré pour elle
c'est là où il se trouvait son oasis magique
un vrai paradis
et aussi ce qui comptait pour elle comme si c'était
un de ses enfants
au jeune âge de sept ans
je ne comprenais pas
la pertinence que son jardin tenait
mais je savais que j'avais eu le privilège
de passer du temps avec mon arrière-grand-mère
et de l'aider un peu
pour commencer à le nettoyer un peu,
mon arrière-grand-mère m'a donné un râteau pour
vider
les feuilles qui tombaient partout

j'ai passé presque toute la journée à râtelier pour
que le jardin soit encore plus beau qu'avant
ensuite, j'ai arrosé toutes les plantes avec un grand
seau d'eau
il était un peu lourd pour moi
à cet âge
cependant je l'ai porté
avec une puissance
que je ne savais pas que j'avais.
pour terminer
j'ai cueilli des fleurs pour un bouquet
comme récompense pour mon dur travail
dans le jardin ce jour-là.

maintenant je regarde en arrière ce jour-là
avec un certain penchant
parce que je réalise que
ce jour-là
n'était pas rien de superbement spécial
mais cela tiendra une place dans mon cœur
et mes souvenirs
pour toujours
j'ai appris à voir plus la beauté qui se trouvait dans
la nature et aussi là
belle appréciation que mon arrière-grand-mère
avait pour la nature et son jardin

Étés chez mon arrière-grand-mère (deuxième partie)

Sierra Tackwell

Cet été sera le premier été
que je passerai sans mon arrière-grand-mère
qui m'était chère
dès ma jeunesse je passais tous mes étés chez elle
et dans son grand jardin
le jardin que j'appelais mon propre oasis et paradis
maintenant je ne peux que réfléchir sur ces étés
avec elle
d'une manière douce-amère
grâce à elle et son amour
pour ceux qui
grandissaient et poussaient
autour d'elle
moi et ses plantes
je suis plus reconnaissante pour
l'été
les jardins
et surtout être dans la nature

Shell Beach

R. Paul Cooper

Le bateau s'a séparé du pickup truck. Dans la caisse du truck, Leonidas, lui—tu parles de honte—il guettait lorsque la flèche de la remorque a lancé dans l'air et la chaîne de sûreté a explosé en mille morceaux. Comme ça, il a réalisé qu'eux-autres arriveraient jamais à Shell Beach, que Benita et Claire auraient appelé la maman de Benita pour les ramener back chez eux alors qu'il restait là avec son père pour ranger le restant.

Leonidas a fait sa première rencontre à Benita pendant son ouvrage d'été à Marché Fred en Des Allemands auprès autoroute 90. Benita était capable de parler un 'tit-brin d'anglais grâce d'avoir famille Américain, ainsi elle travaillait comme caissière. Vraiment la plupart du monde tout partout parlait français, mais de temps en temps quelque touriste 'Méricain y viendrait pour acheter quelque chose, donc M. Fred voulait être prêt pour tout occasion. Leonidas, il parlait pas anglais. Pour cette raison, il provisionnait l'inventaire.

Lorsqu'il l'a vue pour la première fois, puis ça, c'était pas un vrai coup de foudre—quel couillonerie ça—mais le moment qu'il l'a vue, il en

a tombé amoureux. Ses yeux possédaient la couleur noisette du bayou au printemps et sa peau la lueur de pralines chaudes. Déterminé à en connaître davantage sur elle, il a commencé à prendre sa pause en même temps qu'elle. Comme ça, il a été là au moment où elle a appris que ses amis allaient courir à Shell Beach pour le 14 juillet sans elle, en dormant tous dans un camp la veille alors que Benita a dû rester back à cause d'ouvrage.

— Je dois, elle a dit face à son portable, je dois, je dois, je dois trouver un moyen. Tout le monde va être là sans moi. C'est pas juste. C'est pas équitable. J'sus libre le quatorzième, mais je pars pas avec mes amis à cause du travail le treizième. C'est bête, ça.

— J'sus aussi libre le quatorzième, a répondu Leonidas.

— Pouah, elle a continué sans l'écouter, je connais pas ce que je devrais faire. Passer la journée avec ma famille 'Méricaine ? Ça parle le français comme une vache Texien. Tu devrais le voir, c'est zirable.

— J'sus aussi libre, a redit Leonidas.

— Tu peux croire —asteur elle parle directement à lui — qu'ils ont venu icitte pour la fête Bastille ? Les 'Méricains après célébrer Bastille, c'est fou.

— M. Fred m'a dit que les 'Méricains vont acheter pendant une seule semaine plus qu'on achète pendant un mois, Leonidas a ajouté.

— Qu'importe ce que M. Fred a dit ? elle lui a demandé. Même si j'avais moyen pour arriver à Shell Beach, ma cousine doit m'accompagner. Qui va prendre moi là-bas avec une 'Méricaine après moi, hein ? Personne, ça, c'est ce qui.

Elle a pendu la babine, une figure modeste que Leonidas a pris pour signe de tenter un petit coup de grandeur.

— Moi, il a dit, j'en ai un.

— Un de quoi ? Une cousine ?

— Un bateau !

— T'as pas de bateau. Ton père a un bateau.

— Ça, c'est vrai, mais je peux lui demander de prendre nous-autres à Shell Beach.

— Vaillant ! Elle s'a exclamée. Vraiment ma cousine aussi ? Et ton père ... est-ce qu'il est bizarre ou quelque chose ?

— Non, il l'a répliqué, il est pas trop bizarre. Au moins je crois que non. Équand on fait pêcher —

— C'est ça ! Elle a interrompu. Le piège ! Le hic ! Ton bateau, c'est un bateau de pêche. Ai-yaille-yaille, tout le monde va parler sur moi après me voir arriver dans bateau de pêche avec ma cousine 'Méricaine, un vrai spectacle, ça ! Pouah ! Ok. T'es sûr que ton père peut prendre nous-autres ? Si t'es sûr j'vas envoyer un texte à —

— Ouais ! il a interrompu. Mon père va prendre nous-autres, j'sus sûr.

Il y a du vieux monde qui s'aurait appelé les actions de Leonidas *fzon*, qui veut dire un type de geste grandiose et folle. Après considérer le fait qu'il avait pas la permission de son père, tel monde aurait raison.

Léonidas a recherché l'occasion lui demander la permission. À cause de trop d'ouvrage toute la journée, son père semblait jamais avoir l'énergie pendant la nuit ; s'il était après regarder la télé, il pensait vraiment qu'un petit devrait être ni entendu ni vu. Donc Léonidas a décidé de l'aider à l'ouvrage, comme ça il trouverait un moment pour charrer avec lui sur Benita et sa cousine.

Son père était après façonner plusieurs seines de cerceaux commandé par quelqu'un, les fabriquer un bon moyen gagner quelques piastres hors les saisons de pêche et chasse. Une seine de cerceaux, pêcheur de vieux monde m'a dit une fois cercle-à-seine — ça veut dire une variété de filet de pêche que même le monde français va s'appeler un 'hoop net' après l'anglais. Si ça t'aide 'tit-brin, imagine un grand accordéon de cerceaux et filet où dedans-là les poissons pouvaient entrer pour danser la zydeco mais jamais sortir.

Alors que Leonidas était après attacher le filet à les cerceaux, son père était après tricoter le conduit

intérieur par les poissons allaient passer, le conduit un type de gorge cerclé qui empêchait l'échappement. Chaque bout de filet était attaché à deux gros arbres qui fournissaient l'ombre, le hoop net étirait en long à travers les coquilles écrasées du driveway.

Leonidas lançait la demi-maille après la demi-maille.
— Papa, il a dit, est-ce qu'on a des plans pour la fête de Bastille ?

— Moi, j'ai connu que ça allait arriver, il a répondu. Moi, j'm'a dit moi-même, mon pas bon garçon a voulu faire l'ouvrage 'vec moi sans besoin que je lui demander, c'est impossible, il veut quelque chose, sans doute, ainsi on arrive à tes questions. Mais dis-moi, tu vas pas fêter 'vec ta mère ?

— Non, Leonidas a dit, tu connais son ami est 'Méricain.

— Ô, ouais, je connais ça bien, c'est drôle l'imaginer. Ça me rend heureux que tu préfères passer du temps 'vec moi autant que ton cher père 'Méricain, il a taquiné.

— Puis, Leonidas a continué sans accuser réception de la blague de son père, tu vois que, puis ... tout le monde va être à Shell Beach, et tu vois que, j'ai pensé, euh ... peut-être que on peut prendre le bateau là-bas, moi et mes amis ?

— Prendre mon bateau ! Il s'a exclamé. Jamais dans ma vie ! Prendre mon bateau sans moi, ça, c'est

comment je mettre le pain sur notre table, tu me comprends ? Jamais j'vas permettre ça.

— Non, désolé, Leonidas a répondu, j'ai pensé que peut-être tu peux prendre nous-autres là-bas ... s'il vous plaît ? À moins que t'as trop du pain sur la planche ?

— Quoi connaît quelqu'un comme toi sur mes affaires, hein ? Parle pas de mes affaires avant que je pile ton cul, tu m'entends ? Mais dis-moi, desquels amis tu parles ? Tes amis qui jouent — quoi c'est ça, ce jeu 'Méricain ?

— Donjons et Dragons, Leonidas a répliqué en colère.

— Ô, ouais, c'est ça, tu parles de couillon, ça, donc dis-moi, eux sont les mêmes amis qui vont courir avec toi à Shell Beach dans *mon* bateau ?

— Non, pas eux, il a dit. Une meuf.

— Quoi y a ! ? Une meuf, une meuf, asteur on a du pain sur la planche ! Tu parles toi comme le français-français, direct de Paris, tu connais ça ? C'est pas notre moyen de parler. Même pis, ces jeux 'Méricains ! Ô, quel malheur d'avoir un fils si 'Méricain.

— Bec mon chu, Leonidas a répliqué.

— Éyyyy, son père répondit avec un éclat de rire, tu parles comme ça à ton père ? Allons courir à l'église pour te confesser. J'sus ton père, je mérite le respect.

Il a bien ri.

— Je te bêtise, T-Leo, il a continué. J’sus pas après faire le tracas ‘vec toi, je te promets. Ainsi dis-moi sur cette meuf, elle. Elle a des amies ?

— Sois pas dégoûtant ! Leonidas s’a exclamé.

— Quoi de dégoûtant ! ? C’est tout normal, ça, l’homme et la femme, le bougre et la blonde. Tu connais pas ça ? Kyoooo, j’sus pas un bon père si tu connais pas ça.

— Je connais ça, a répliqué Leonidas, mais je connais aussi que l’homme et la femme devrait être âgés appropriés. Et tu jongles la raison qu’elle a parti.

— Tais la bouche, son père a dit sans aucun signe de plaisanterie. Parle pas des choses desquelles tu connais rien. J’ai donné toute ma vie à ça. Je souhaite que ç’ait jamais couru !

— Ainsi, il a continué, tais la bouche aujourd’hui, hein ? On a beaucoup de travail si on veut finir ‘vec tout ça avant le quatorzième. Shell Beach, ç’a l’air d’un bon temps. Je pense que ouais, ok, je peux prendre toi et ta blonde là-bas.

— Vraiment ? Leonidas a répondu. Mais ... La cousine d’elle va venir aussi.

— Ainsi t’es après dire, il a dit en souriant, qu’elle a une amie ?

— Sois pas dégoûtant !

Le matin du quatorzième, Leonidas et son père travaillaient pour préparer tout le nécessaire, pour

retirer les choses pour faire pêcher en échange pour les choses pour faire leur divertissement.

Ainsi dehors avec les lignes, les cordes, et les couteaux, le grappin et le treuil, tous remplacés par les glacières, les gilets de sauvetage, les flotteurs de piscine et le tube nautique.

Les filles sont arrivées vêtues de shorts en jean et les débardeurs dessus bikinis. Rémi a couru à travers la cour pour les rencontrer tandis que son père était après attacher la remorque au pickup truck. Benita était plus belle que jamais, si belle que pour un moment Leonidas a oublié la présence de sa cousine.

— Bonjour, Claire a dit en accent Américain. Je m'appelle Claire. Comment t'appelles-tu ?

Elle était pâle, bien pâle en comparaison à sa cousine louisianaise qui avait la peau du miel brûlée, mais les deux cousines avaient les mêmes yeux de couleur noisette. Elle jouait avec son collier, quelque médaillon caché à la vue de Rémi par sa main.

— Mon nom c'est Leonidas, il a dit. Elle a rigolé.

— Pourquoi tu me ris ? Il a demandé.

— J'vas envoyer un texte à mes amis, a interrompu Benita.

— Non, désolé, a dit Claire, je ne ris pas à toi —

— Eyy ! a interrompu la voix de son père. Le gang, c'est là ! Bonjour, bonjour, ça va tout le monde ? J'sus le père de T-Leo, donc j'sus Leo le Grand, the big lion, ouais ? Qui sont tes amis là, T-Leo ? Dis-moi.

— Ça, c'est Claire, Leonidas a dit doucement, et ça, c'est Benita. Les filles, ça, c'est mon père, M. Leo.

— Bonjour, les filles ! Mais dis-moi les filles, vous-autres a de petits-amis ou non ?

Trois choses se sont passées en même temps : Benita a envoyé son texte ; Claire a dit, « Non. » ; et Leonidas a hurlé, « Papa ! ».

— Désolé ! Désolé ! Viens, viens les filles, vous-autres va monter dans la caisse, loin du vieux monde comme moi, t'inquiète pas.

— Tu vas me rendre honte ! Leonidas a dit ayoù les filles pouvaient pas l'écouter. Demande pas des questions comme ça.

— Cofaire ? Il faut connaître tout ça pour éviter la perte de temps.

— Relâche-toi, il a continué. Ok ? Tu vas monter dans la caisse avec les filles, mais fait attention de temps en temps à la flèche de remorque.

— La flèche ? Il y a de problème ! ?

— Non, non il a dit, juste fait attention. On a la chaîne de sûreté, tout va passer bien.

Dans la caisse du pickup, Leonidas tentait de surmonter le bruit de la rue et la roue et le vent pour

parler avec Benita, mais elle pouvait pas l'écouter. D'ailleurs, elle était préoccupée avec son mobile, évidemment ses amis lui avaient pas envoyé un texte back, à cause de ça elle mettrait le mobile à face chaque minute. Claire a tenté de parler une fois, mais Leonidas pouvait pas l'écouter, ainsi elle était après apprécier le vent et le soleil. Comme quelque type de bête empoisonnée par l'amour, Leonidas a apprécié ni le vent ni le soleil mais la beauté de Benita ; cependant asteur il l'a apprécié avec un peu d'anxiété à cause de son père, convaincu que son père allait lui faire honte.

Au commencement du route Bayou Gauche — Bayou Gauche, c'est un petit ville cadien à côté Lac Salvador ayoù le vieux monde habite sur un île située dans le marécage, et pour cette raison, ça s'appelle ça pas le route Bayou Gauche mais vraiment le route d'Île, le seul route pour arriver là-bas si t'as pas de bateau, ainsi tout le monde doit y passer par char — au commencement du ceci route Leonidas était préoccupé par le comportement de son père, déterminé garder l'œil sur son père toute la journée, mais, après tout qui s'y a passé, après regarder alors que le bateau, toujours attaché à la remorque, a dépassé le truck avant que ç'a sauté puis atterri dans le canal avec un barbotage, après tout ça, le comportement de son père était le dernier de ses soucis.

Son père a arrêté le truck.

— T-Leo, il a dit en descendant, j'vas attacher la chaîne pour hâler le bateau, tu dois retrouver nos choses. Les filles, vous-autres devrait nous attendre là-bas à côté la rue.

Leonidas avait honte-honte. Il voulait mourir. Les filles étaient après rigoler et bavarder — « Tu l'as vu ? ! So cool ! Pie-yah ! Yeah ! » — alors que Leonidas a trouvé le courage pour nager le canal ayoù flottait leurs glacières et tubes nautiques. Grâce à dieu, il a rencontré ni alligator ni serpent et bientôt il a rejoint Benita et Claire à côté de la rue.

Par chance quelque bougre inconnu avec un grand truck avait arrêté pour aider son père à hâler le bateau du canal. Les trois petits parlaient en attendant.

— Désolé, a dit Leonidas. Je comprends si vous-autres veut rentrer back chez eux.

— Non ! s'a exclamée Benita. On doit continuer à Shell Beach, les amis nous attendent, on doit continuer, c'est tout.

— J'ai ... a dit Claire. I'm having ... c'est fun, je voudrais continuer aussi.

— Bon, c'est ça, a dit Benita.

— Puis, a répondu Leonidas, je vous prie pardonner mon père.

— S'il est pas capable nous prendre à Shell Beach, a dit Benita, si ça s'est passé pas, puis tu devrais demander pardon. Jusqu'icitte, tout va bien.

Son mobile a sonné.

— Voila ! Les amis ! Un moment !

— J'aime bien ton père, a dit Claire. Il est simple— désolé ! Sympa, je veux dire !

Leonidas a ri.

— T'as raison, il a dit, mais peut-être plus simple que sympa.

— Avant, elle a dit doucement, quand t'as pensé que j'ai ri à toi, c'était que, euh, notre enseignant nous a dit jamais à dire « mon nom est » mais toujours « je m'appelle » malgré le fait je sais que mes cousines disent « mon nom est ». Comme toi. C'est naturel en pays cadien, non ?

Elle était après jouer avec son collier pendant qu'elle parlait.

— Ouais, il a répondu, c'est vrai qu'en France ça parle comme ça, mais icitte en parle dans notre propre moyen. Chaque personne parle 'tit-brin différent, chaque communauté, ouais, mais chaque personne aussi. On parle icitte un vrai mélange de créole, français, anglais ... La plupart de nous-autres à l'un pied dans le vieux monde, l'autre dans l'avenir, en parlant sans un sens du présent. Quoi c'est ça que t'as là ?

— Mon collier ? elle a répliqué. C'est mon, euh ... cowrie ? Je ne sais pas comment dire ça. Tu veux le voir ?

Elle lui a montré son collier.

— Ô, il a dit, t'as une petite coquille là-bas.

— Ouais, elle a dit, un don de mon —

— Allons partir ! a hurlé le père de Leonidas. Vous-autres dans la caisse, allons monter ! Viens, viens ! Les filles ont monté dans la caisse du pickup truck.

— La flèche va s'en tenir ? Leonidas a demandé à son père.

— Ô ouais, T-Leo, j'ai utilisé deux bandes de remorquage, ça va jamais casser. Pas cette fois.

Leonidas était pas aussi sûr que son père, mais il a monté dans la caisse et a rejoint les filles. Les deux filles ont profité d'avoir pas les mêmes soucis que lui : Benita était après envoyer texte après texte avec ses amis, sa joie palpable, tandis que Claire avait tourné son visage vers le soleil et le vent, ses yeux fermés, sa coquillage cauri serré par la main.

En ce moment, Leonidas a écouté pas la tintamarre du bateau. Même la beauté de Benita était sans conséquence. C'était juste Shell Beach qui comptait. Ainsi il a tourné vers le soleil et vers le vent et a fermé les yeux.

Osmanthus fragrans

Sarah Djos-Raph

Oh ! 'tit T-D'O, je t'aime trop.

Oh ! 'tit T-D'O, je suis accro.

Tu sues les fruits frais du soleil les plus parfumés
où se cachent les feuilles des ombres d'été.

Une bouffée de ta luxuriance et ta douceur
fait renaître la régénération parmi des fleurs.

Le moment que je t'ai premièrement senti
m'a complètement arrêté dans mon élan et j'ai
tout compris.

Oh ! Comme la nature m'accroche à toi ;
cette chaleur saisonnière m'appelle plus près de ta
voix.

Tu es un délice de verdure de la Louisiane.
Quand tu es prêt, je me régale de ta tisane.

Merci d'avoir enchanté mon abri.
Merci d'avoir enfanté ma vie.

Cher Roger

Beverly Matherne

Cher Roger,

Je veux revivre ce matin où Bill, toi et moi attendions devant la maison de John que quelqu'un nous conduise à la belle maison de Lee située dans un bois reculé. Lee, qui allait accueillir notre réunion entre amis ce matin-là, avait attendu un guide parce que nous ne connaissions pas le chemin nous-mêmes.

Je veux revivre ce moment où Bill m'a posé une question en français, comment tu t'es tourné vers moi et tu t'es exclamé : « Où avez-vous appris la belle langue française, Madame ? » Le froid de février immatériel, changement de climat déjà perceptible, éruption de jasmins brésiliens rouge, pêche, orange, qui brûle la terre et le ciel. Je veux revoir tes yeux si brillants qu'ils auraient pu obscurcir l'univers, ton sourire si grand que tu aurais pu me manger vivante, et je t'aurais laissé faire !

Je veux revivre cette demi-heure où toi et moi avons continué encore et encore, en français, comme sous l'influence d'un vin rouge riche, le cristal attrapant une lueur de soleil. Je veux revivre nous, lorsque nous flirtions en français, en dansant

pratiquement au milieu de la rue, en français,
revivre notre coup de foudre, en français, naïf,
profond, le coup de foudre de la jeunesse.

Je t'embrasse,
Beverly

Il était

Étienne Gaspard

Une fois, dans l'été
Éyòù il n'avait
En masse des pacaniers
Et en masse du soleil
Un cœur joliment crevé
En masse des morceaux du monne
Du passé mouillé
Par des pleurs, ma boisson
Par des herbes, mon manger
Tous les écrivains des Avoyelles
Dessus un papier singulier
Lui il monte à l'échafaud
Avant son temps
Au premier échelon
Lui il disait
Lisez leurs textes
Écrits en belles lettres
Dessus leurs tombes
Voici votre exemple,
« Lui il était pendu
Après avoir miré
La haute littérature »
Au second échelon
La balance ils restent
Dans leurs tombes

Éyoù vous pouvez
Lire leurs paroles
Mes beaux et mes chers
Mes seuls camarades
Morts et enterrés
Au troisième échelon
Le soleil halait haut
Dessus son front
Noyé dans la sueur
Sa mine demi-morte
La raison la chaleur,
La corde, la colère
Pus de souffle, pus de vent
Lui il danse la danse accablante.

Creux de zarico

Aurore Pérez

Tout au long de l'année un creux :
mon cœur est un village sec.
L'été arrive, le temps sans fange
des amitiés qui riment en écho.

Tout au long de l'année un vœu –
mon cœur discrètement dissèque
les mois qui passent et se mélangent –
dansons donc un dernier zarico.

Étrange été

Aurore Pérez

la brise est tiède
comme un bain à vider

mes cheveux sont relevés
sous mon chignon dense
ma nuque
perlée de sueur,
collier de chaleur

tout est vivant autour de moi

mais mon regard est vague
mes pensées, écume

je suis tellement consciente
de cette étrangeté
depuis
tu sais quand

je suis là
pas en moi

les bruits me parviennent
comme si j'entendais la télé
de ma voisine
à travers le mur épais

je suis là
pas en moi

à distance de ma chair
un coton qui flotte partout ailleurs
dans l'humidité
dans le vent
dans la lumière avant la nuit
et mon corps qui touche
tout ça

mes pieds plantés
dans le sol frais
seul répit
dans la fournaise
(c'est un souvenir)
j'attends

tout est vivant autour de moi

je suis donc là
debout
noyée dans mes pensées molles
et à la fois
c'est vide
un ressac de rien
la douleur muette
étrange étrangeté

est-ce que ça t'arrivait aussi
je veux dire, avant
avant
d'avoir la maladie
de l'oubli
est-ce que ça t'arrivait de songer

à l'étrangeté
au monde qui change
aux saisons qui passent
en étant totalement conscient

à plus 30, l'été se crée
même hors dates

je me rappelle que c'était l'été
un jour de l'an
dans le Selangor
je me rappelle que c'était l'été
une fin novembre
à Algiers, le ward d'en face, west bank
je me rappelle que c'était l'été
dans ta voix
quand tu racontais
Phnom Penh ou Luanda

l'été - le temps heureux

je me tiens enveloppée dans le noir
sous des étoiles qui ne brillent pas
dans une rue déserte
et infinie
ce n'est pas un rêve
et je ne pleure pas
c'est juste étrange d'être dans le noir

ici – tu l'as toujours su –
ce sont les cigales qui annoncent
le début des
estivités

plus que quelques jours et elles seront là
avec leur musique qui crépite
toutes cymbales dehors
quel étrange animal

plus que quelques jours, elles seront là
mais, la première fois,
sans toi

l'étrangeté s'annonce longue
comme un été sans fin ou pire
qui n'arrive jamais
et pourtant

les autres vies ne s'arrêtent pas

pas avec toi
pas avec le blé qui javelle
pas avec les fruits qui tombent
pas avec la terre qui s'assoiffe
pas avec les cigales fatiguées

c'est avril et c'est sans doute un peu l'été
à Pont Breaux
ou Arnaudville

(mes souvenirs ondulent
d'un lieu à un autre, d'un
vécu
à un autre
de toi d'avant à toi d'il y a si peu)

tout est vivant autour de moi

mais mon esprit est brumeux
sachant que tu n'auras pas
d'autre été

et que tu es parti
avant
le chant des cigales

Minou

David Chéramie

Je me souviens de tout
Mais certains souvenirs se tiennent
Juste en dehors de ma portée
Comme la vraie nature de l'emmerdement
Qu'on a eu ce jour-là
Ou l'adresse exacte de l'appartement
Où on a fait l'amour pour la première fois

On a fini dans une chambre
Fenêtres grandes ouvertes
Une brise chaude agitait les rideaux
On s'est donné à notre perte

Pressant ensemble nos corps
La chaleur nous enveloppait
La sueur suintait par tous les pores
Nous laissant épuisé
Comme le désir sous les tropiques

On était deux moitiés
Qui cherchaient un tout
Deux étrangers
Moi taïaut, toi minou

Tu m'as appris
Ta langue de sauvageonne
Que je parle avec un léger accent
Et quand je ronronne
Un petit soupçon d'aboïement
Du chien que je suis

Chat de Schrödinger
Tu existes et n'existes pas
Tu es là et pas là
Tu es vivante
Tu es morte
J'ouvre la boîte

Tu sors avec mon cœur
Saignant entre tes dents
Tu me le poses sur le paillason
Comme une offrande
Me rendant le cadeau
Que je t'ai donné
Sans aucune valeur
Même pas sentimentale
Tu plisses tes yeux de carnassière
Tu tires tes oreilles en arrière
Tu lèches ta patte si délicate
Tu m'as fait des accroires
Tu m'as fait des promesses
Là tu me tournes le dos
Picoti picota

Tu lèves la queue
Et puis t'en vas
Et ça, ça me fait du mal

Non, tu ne peux pas vivre
Dans le passé
Mais ton passé
Vit en moi

Biographies

Mélissa Bonin est artiste/poète louisianaise d'héritage acadien et français. Inspirées par la nature comme métaphore, ses œuvres d'art et de poésie explorent des thèmes humanistes. Diplômée en Beaux-Arts et Études Françaises de U.L. et l'École Catholique de l'Ouest, ses œuvres ont été exposées en France et à travers les États-Unis.

Evelyne Bornier est née en France et résidente d'Istrouma depuis 1994. Elle a connu une seconde naissance en Louisiane à l'âge de 24 ans. Elle enseigne la littérature francophone en milieu universitaire. Elle est l'auteure de quatre recueils de poésie. La Louisiane coule dans ses veines et nourrit son âme.

David Cheramie est l'auteur de quatre recueils de poésie. Il est ancien directeur exécutif du Conseil pour le développement du français en Louisiane (CODOFIL) et ancien PDG du District Bayou Vermilion qui, entre autres, gère le musée d'histoire vivante Vermilionville à Lafayette où il habite.

R. Paul Cooper est un académicien et écrivain. Ça lui manque, la Louisiane.

Chase Cormier a appris à lire à Lafayette en Louisiane. Il est titulaire d'un diplôme de doctorat en études francophones de l'Université de Louisiane à Lafayette où, depuis 2018, il dirige en tant que rédacteur les publications annuelles de *Feux Follets*. À travers une pluralité de genres littéraires, ses écrits interrogent entre autres les enjeux environnementaux et linguistiques en Louisiane, les rapports à la mémoire et à l'identité, la masculinité, ainsi que la fluidité des frontières saumâtres entre réel et fiction.

Sarah Djos-Raph (née Denslow) est originaire de Willow Grove, Pennsylvanie. Elle est actuellement doctorante en études francophones à l'Université de Louisiane à Lafayette. Elle a obtenu un baccalauréat en affaires internationales avec spécialisation en études féminines et un baccalauréat en français de l'Université du Maine. Intéressée par la littérature africaine, Sarah se concentre actuellement sur les questions autour de l'identité africaine et de la diaspora ouest-africaine. Sarah est une ancienne Volontaire du Corps de la Paix, Killiam Fellow, étudiante d'échange au Rotary et elle est actuellement Rotarienne.

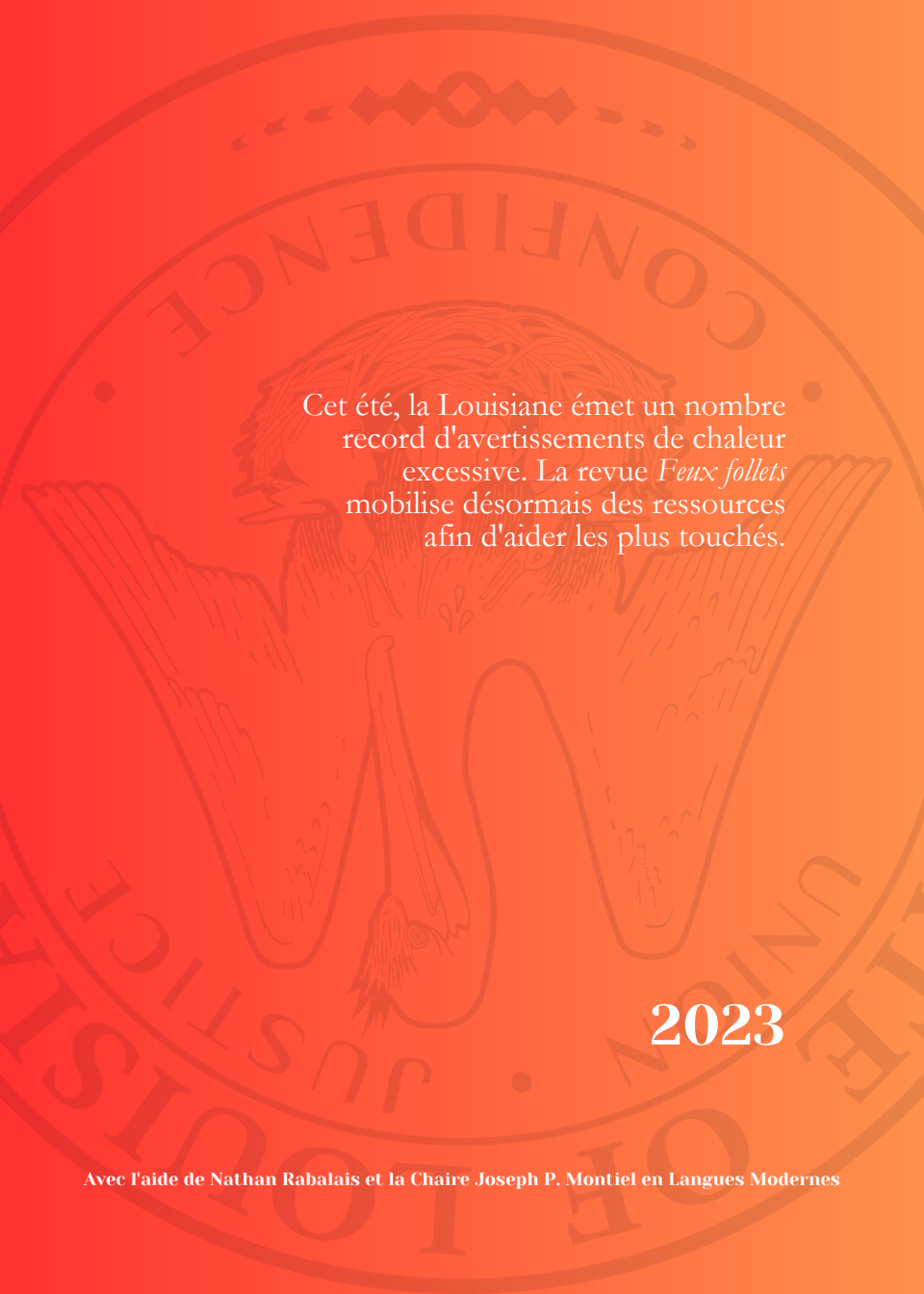
Daniel H. Dugas est artiste numérique, poète et musicien. Il a participé à de nombreuses expositions et a effectué plusieurs résidences au Canada et à l'étranger. Ses vidéopoèmes ont été diffusés à l'international dans plusieurs festivals et expositions. Son recueil, *L'esprit du temps / The Spirit of the Time* (Prise de parole), a remporté le Prix Antonine-Maillet-Acadie Vie 2016 ainsi que l'Éloïze en littérature en 2018. En 2021, il a reçu le Prix du lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick pour l'excellence dans les arts littéraires en langue française. Son treizième recueil de poésie *emoji, etc. / emoji, etc.* vient de paraître aux Éditions Basic Bruegel.

Étienne Gaspard est étudiant en maîtrise de langue française à l'Université de Louisiane. Habitant de la paroisse Lafayette, il consacre aussi son temps à la paroisse Avoyelles, berceau du côté maternel de sa famille. Ses études portent essentiellement sur le folklore louisianais, et plus particulièrement sur les chansons populaires francophones.

Colby LeJeune est originaire de l'Anse des LeJeune, sur la prairie Plaquemine dans la paroisse de l'Acadie. Il est linguiste, botaniste et écologue amateur, et un partisan de la préservation du patrimoine culturel et naturel. Il est actuellement

étudiant à la maîtrise à l'Université de la Louisiane
à Lafayette, ainsi que vice-président de la Société
de la prairie cadienne.

Aurore Pérez, née entre mistral et désert,
enseignante itinérante depuis une quinzaine
d'années, œil de lynx et malaxeuse de mots.



Cet été, la Louisiane émet un nombre record d'avertissements de chaleur excessive. La revue *Feux follets* mobilise désormais des ressources afin d'aider les plus touchés.

2023

Avec l'aide de Nathan Rabalais et la Chaire Joseph P. Montiel en Langues Modernes